

**I** magine-toi le réveil, sauvage, le pied du gros babylone dans la gueule : « Police, personne ne bouge ! » L'épaisse botte noire lustrée avec la semelle en caoutchouc dur sur la joue que ta maman t'a donnée, sur les lèvres que ta mère a portées neuf mois durant dans son ventre, merveilles des merveilles, suceuses de bières Corsaire et de tétons mordorés. À 5 heures du matin, chez moi, dans mon nid, dans mon île, le gros Blanc vient mettre son pied en travers de ma face de nègre. Et le pire, c'est qu'à l'entrée de la maison, ou peut-être à la sortie de la caserne, ou à l'intérieur même du fourgon blindé, qui sait ? le représentant armé de la mère patrie bienveillante, qui me fout sa godasse à bouts ferrés dans la tronche, a marché dans un caca chien.

Imagine-toi, 5 heures du matin : « Bouge pas, connard ! » Bagdad dans ta case. Moi, peinard, couché dans mon Futon, une espèce de brancard japonais, dur comme du bois, au ras du sol, péteur de vertèbres et receleur de rhumatismes. Mais bon, ce genre de lit est à la mode et les filles adorent, alors c'est là-dessus que je dors, pépère, quand, boum ! la porte d'entrée défoncée : mille euros, main-d'œuvre comprise. La table de la salle à manger et le fruitier en porcelaine de Limoges atomisés : six cents euros, au bas mot. Je ne pleurerai pas la

disparition du fruitier, une horreur que maman a rapportée de son dernier pèlerinage à Lourdes. Peints dessus, les Rois mages en tenue d'apparat venant à la rencontre du petit Jésus endormi dans les bras de la Vierge Marie énamourée. Je revois encore ma tête d'hypocrite bien élevé lorsqu'elle m'a offert le machin :

— Oh, c'est magnifique ! Merci, merci maman. Vraiment, tu n'aurais pas dû.

Ce n'est pas que je regrette le fruitier, mais quand même ! Cinq heures du matin et la porte de la villa explosée, un vol de poulets dans ma chambre, une demi-douzaine d'uniformes bleu marine tout autour de moi, juste à l'heure où j'entamais mon troisième rêve érotique. Sur la plage, une Brésilienne à la peau dorée, bombée du devant comme du derrière et ornée d'un microscopique maillot rose bonbon, me fait un grand sourire en secouant sa chevelure bouclée. Elle s'allonge auprès de moi, pose tendrement la main sur ma poitrine, me couvre de son regard de braise et me susurre du bout des lèvres un « hello, chico » qui met tous mes sens en émoi. C'est à cet instant précis, au moment même où je m'apprête à répondre par la parole et le geste à la sculpturale carioca, que le manblo, mitrailleuse au poing, dépose sa botte pleine de caca chien sur ma tête.

C'est pas possible, le connard a dû me prendre pour un gars du ghetto, un malade shooté à l'herbe, défoncé au crack, allumé au makak chaud. L'imbécile a dû me prendre pour un de ces zombis qui, du soir au matin, dérivent dans les ruelles des faubourgs bordées d'herbes folles et fleuries de sachets plastique, de canettes égor-gées, de gazinières refroidies et de frigos rouillés. C'est pas possible, le crétin m'a certainement confondu avec le genre de taré, pas plus gros qu'une patte de crabe à barbe, qui croit que sa mère s'appelle tiroir-caisse et son papa portefeuille, qui prend sans demander et vole sans réfléchir pour brocanter son butin contre une ou deux

roches à rêves. La police s'est trompée de quartier, de case et d'homme, pour sûr.

Moi, je suis Albert Gouti. Bobby pour les amis, Bibi pour les dames. M. Albert Gouti, professeur de sciences physiques au lycée de Pointe-à-Pitre. Professeur certifié. Un capésien, un vrai, descendant d'Hugues Capet par la grâce du diplôme, pas l'un de ces tire-au-flanc qui débarquent en Guadeloupe avec une demi-licence, un tiers de maîtrise, dégarent un poste à la vas-y comme je te pousse et espèrent devenir titulaire à l'usure, sans forcer. Non, Bobby a bossé. Bobby a trimé. Bobby n'a pas trouvé son concours dans un baril d'Omo ou une boîte de Nesquik. Bobby a bûché. 12 heures-22 heures, tous les jours pendant deux ans à la bibliothèque Beaubourg, à Paris. Et quand tu sors de là, fatigué, épuisé, affamé, le calvaire n'est pas fini. Un vent glacé qui a du vice, de la méchanceté, de la cruauté à revendre caresse tes chevilles et passe sous ton pantalon pour monter mordre tes graines, un vent sournois qui se transforme en de minuscules fléchettes, assez fines pour se faufiler au travers des mailles du pull, du T-shirt et des pores de la peau, atteindre tes poumons et te foutre une bonne bronchite purulente et chronique, le genre d'affaire qui te colle une fièvre à tuer un tigre. Moi, j'ai connu le sandwich grec du soir, le pain rassis du matin et la demi-boîte de gâteaux secs du midi. Lorsque j'ai décroché mon concours, j'ai eu le sentiment d'avoir renversé une montagne. Albert Gouti, professeur certifié de sciences physiques au lycée de Pointe-à-Pitre, avec villa vue sur mer au Gosier, la Lexus toutes options garée devant ! Et le babylone flanque sa longue patte puante dans mon nez ? J'ai la botte tellement près des narines que je peux distinguer si le cabot déféqueur a été nourri au Canigou ou au Royal Canin, à la pâtée de moyenne gamme ou aux croquettes de luxe. Mais, à bien renifler, ça fleure plutôt la crotte de chien errant, du

genre qui fait les poubelles et les fonds de caniveau. Une pestilence misérable, une puanteur qui, j'en ai la triste impression, ne m'est pas inconnue.

Un deuxième manblo me fiche son godillot en plein dans la colonne vertébrale et enfonce son talon dans mes os, histoire de voir si mes cris de douleur sortent en *fa* dièse plutôt qu'en *si* bémol. Puis il attrape mes mains, les menotte dans mon dos et me force à me mettre debout.

— Arrêtez ! Arrêtez tout de suite ! Vous ne savez pas qui je suis ? Albert Gouti ! Je n'ai rien fait ! Lâchez-moi ! Je veux appeler mon avocat !

Je tente un coup de gorge, pour peu que mes paroles leur fassent comprendre leur erreur, mais l'enfant de la patrie qui me plantait son écrase-merde dans la gueule plonge sa lampe-torche dans mes yeux et me crie de la fermer pendant que son collègue garde-caca me balance un grand coup de genou dans les côtes. Je constate dans ma douleur que, parmi la bande de manblos qui a envahi ma chambre, l'enfant de garce qui m'a menotté est un nègre comme moi-même. J'essaie de l'amadouer en plaidant ma cause en créole :

— *E non boug an mwen, boug a'w pa fè ayen é ou ka lésé sé mésyé chayé'y an nenpòt ki jan ?* Ne fais pas ça, frère, ne les laisse pas kidnapper un innocent.

Le salopard m'assène une paire de palavirées et me hurle, en français, de la boucler. À demi groggy, j'entends, au loin, les cris d'une femme. Je ne dormais pas seul. Dans la panique, j'ai oublié qu'à côté de moi, en nuisette sexy dans mon plumard nippon, roupillait Hortense, la femme de Lucien Bertillon, mon boss, le proviseur du lycée.

Les manblos me traînent sans ménagement. Pas le temps d'enfiler un pantalon ni une paire de chaussures. Et Hortense qui continue de hurler à la mort. Sur le pas de ma porte, les restes d'un caca piétiné. Tout autour de la maison, des voitures de police, des hommes en armes et d'énormes projecteurs qui donnent l'impression d'être

en plein jour. C'est à croire qu'ils ont voulu reconstituer le siège de la grotte d'Ouvéa, revivre la belle époque, celle où ils zigouillaient allègrement du rebelle kanak. Seulement, il n'y a pas plus pacifique que moi, pas plus consensuel. C'est vrai, je suis limite faux cul, alors je n'ai rien à faire dans cette mascarade !

Les babylo nes m'emmènent jusqu'au panier à salade. Un enfoiré de chien a chié à verse sur mon paillason avant que les flics ne débarquent. Et lorsqu'ils sont venus, paf ! ils ont marché dedans. Ça ne m'a pas porté chance, c'est le moins qu'on puisse dire. De l'autre côté de la rue, face aux camions de police, assis entre deux pare-chocs, un cabot jaunâtre efflanqué, les oreilles pendantes, une tache blanche sur chacune de ses trois pattes. C'est Nestor ! Cette saleté de Nestor, un chien créole qui m'observe du coin de l'œil, les dents serrées et le sourire en coin. Vu la façon dont la bestiole me regarde, il m'est difficile de douter de l'identité du scélérat qui a pollué mon entrée...

Nestor, je le croyais mort. C'était l'un des chiens que Faustine avait recueillis. Le plus coriace, de toute évidence. Faustine était une jolie blonde avec qui j'avais vécu six mois, une prof de français vacataire, idéaliste et pleine de bons sentiments. Tous les chiens qu'elle rencontrait, elle les ramassait, si bien qu'après trois mois de vie commune mon jardin s'était transformé en chenil. Chiens créoles à demi sauvages, chiens de race abandonnés, bâtards galeux, dès que la miss croisait la route d'un représentant de la race canine, jeune ou vieux, arqué ou cagneux, laid ou affreux, elle l'embarquait. J'ai essayé de lui faire entendre raison, mais c'était comme pisser dans un saxo. Elle me regardait de ses grands yeux verts et me servait son air de sainte éplorée, plus tragique que celui de Marie-Madeleine face à Jésus sur la croix. Elle me promettait, juré craché, que ce serait le dernier. Et

quand on ajoute à tout ce cinéma le regard affligé que me jetait le clébard en détresse, il m'était impossible de refuser. Bien sûr, après la septième adoption forcée, j'ai décidé de me rebiffer. J'ai renâclé, j'ai bougonné et même grondé pour marquer mon ras-le-bol. Mais la Brigitte Bardot des Tropiques a pris en exemple les enfants en pleurs des trottoirs ensanglantés d'Irak, les orphelins rachitiques des rues de Kaboul. Puis, poussant son argumentation, elle m'a déclaré que le fait de vivre aux Antilles, loin des guerres et de la violence des bombes, ne nous dispensait pas d'agir au plus près et au plus pressé. Elle m'a traité de sans-cœur et surnommé « Dabeulyou ». Alors j'ai cédé de nouveau, mais pour de tout autres raisons que la compassion ou le remords. La demoiselle avait menacé de me retirer ses faveurs. Et Faustine, c'était un sacré bon coup !

Le nombre des cabots en divagation dans mon jardin connut une sérieuse augmentation, ainsi que celui des crottes dans l'allée et des poils sur la véranda. Mais l'étude approfondie des mille et une positions du Kâmasûtra m'aida à prendre mon mal en patience. Lorsque Faustine et moi nous sommes séparés – rien à voir avec les toutous, la séparation –, je me suis retrouvé avec une bonne douzaine de bestiaux à nourrir, à soigner, à toiletter. Or je n'aime pas les chiens, ni les chats, ni aucun animal à poil ou à plume, sauf dans mon assiette, grillé, rôti, roussi ou boucané. Donc, très rapidement, j'ai dû organiser la décanisation de mon espace vital. D'abord, j'ai cessé de leur donner à manger. Les pachas étaient habitués à ce qu'on les régale matin et soir, croquettes, viande hachée et os à moelle. Après avoir bien pleuré devant ma porte, fait le beau, voire grogné, la moitié de la horde s'est cassée ailleurs voir si la vie était plus rose. Après deux mois de révolution culturelle, il restait trois réfractaires, Médor, Miki et Nestor, trois récalcitrants qui n'arrivaient pas à vider les lieux. Sans doute attendaient-ils le retour de leur bienfaitrice ou n'arrivaient-ils pas à admettre que

leurs jours gras étaient passés, que le pays de cocagne avait définitivement disparu. Ils espéraient un retour en grâce, la restauration de droits qu'ils estimaient naturels et légitimes, alors je me suis chargé de détruire leurs derniers espoirs.

Miki, je connaissais son point faible : l'eau. La bête, une espèce de chien-loup croisé avec un chihuahua, était sale et malpropre. Lorsqu'il m'a vu approcher avec le tuyau d'arrosage, il a fui sans demander son reste. Et chaque fois qu'il pointait le bout du nez, je ressortais le tuyau. Après quelques jours de cache-cache et quelques douches à haute pression, je ne l'ai plus revu. Quant aux deux autres, j'avais ma petite idée sur la façon dont j'allais régler leur cas. Dans le garage, j'avais un râteau dont le manche en bois dur allait faire merveille. Après quatre ou cinq corrections bien salées, Médor prit son bon de sortie. L'animal était lâche et douillet, il n'aurait pas pu supporter ce traitement plus longtemps.

Par contre, Nestor, ce salopard de Nestor, supporta la faim, les bains et les coups. Faut croire qu'il aimait ça, la douleur. Même s'il arrivait qu'il disparaisse pendant la journée, le soir il revenait. Et au petit matin, je retrouvais ses crottes aux quatre coins de mon jardin. Et les crottes de Nestor, c'était quelque chose ! Inoubliable. Une véritable infection ! À croire qu'il dévorait tous les rats morts du voisinage pour venir les chier, la nuit, sur mes fleurs et ma pelouse. Nestor avait décidé que ma maison était sa maison et que, s'il devait crever un jour, ce serait là et pas ailleurs. Ce qu'il ne savait pas, le fumier, c'est que j'en avais décidé tout autrement.

Assis dans le fourgon grillagé, menotté et encadré par dix armoires à glace en uniforme, je réfléchis, je pense, je calcule ferme. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour me retrouver dans cette galère ? Si Nestor était doué de la parole, il ne se serait pas gêné pour me dénoncer à la

SPA. Sa seule déposition aurait suffi à me mettre à dos la justice pour au moins dix ans. Mais, jusqu'à nouvel ordre, les chiens ne parlent pas. Donc, rien à craindre de ce côté-là. Je passe en revue toute ma semaine, tous les actes qui pourraient justifier mon arrestation. Vendredi dernier, j'ai acheté un boquite poulet-crudités des mains d'une marchande sur le bord du boulevard Chanzu. Debout dans sa camionnette surchauffée par le soleil de midi et les flammes du réchaud à gaz, elle transpirait par tous les pores de son corps. Sa robe et son tablier élimés étaient trempés, la farine et la graisse collaient sur ses bras en sueur. La fatigue alourdissait ses paupières et, probablement, ses facultés cognitives. Car, lorsque je lui donnai un billet de cinq euros pour payer le boquite de deux euros, elle m'en remit cinq en petite monnaie. J'aurais pu dire à la malheureuse qu'elle s'était trompée. J'aurais pu, grand seigneur, lui rendre ses trois sous en esquissant un sourire altier. Mais j'ai glissé l'argent dans ma poche et filé incognito. Mon escroquerie ne me causa pas le moindre problème de conscience, jusqu'à ce que je me retrouve enfermé, un lundi à 5 heures du matin, dans ce foutu camion de police. Peut-être que la petite vendeuse s'était rendu compte de la supercherie ? Pire, peut-être qu'elle avait appris, en me recherchant, que j'étais un « gros » fonctionnaire : un profiteur, un assoiffeur, un suceur qui abuse de l'ignorance des petites gens ? Je l'imagine, brandissant mon portrait-robot dans la rue, me pointant du doigt devant les jurés endimanchés du tribunal et sortir un long couplet sur les fonctionnaires, dix vingt trente quarante pour cent de « vie chère », des personnes qui gagnent des mille et des cents à ne rien faire, des individus qui engraisent le cul sur une chaise pendant que les autres s'échinent à joindre les deux bouts, des gens qui ne valent pas mieux que ce gang de jeunes inutiles à mobylette qui braquent de pauvres marchandes de sorbets, de gâteaux, de pistaches



et se gargarisent d'avoir arraché leur caisse à d'honnêtes travailleuses. Fonctionnaires, voleurs, braqueurs, même combat !

Monsieur le juge, Albert Gouti demande la main ! Accordé. Madame la vendeuse de boquite, c'est grâce à nous, les champions de la consommation, que vous gagnez votre vie. C'est grâce à notre argent que vous payez le loyer, l'électricité, l'eau, les études de votre aîné en France. En empochant ces quelques euros, je n'ai fait que récupérer une partie des intérêts du crédit que mes collègues et moi vous avons accordé pour subsister. Et puis, ce n'est pas ma faute si l'île vit de l'argent de l'État, des transferts de fonds publics et des financements européens. Je refuse d'assumer une quelconque responsabilité dans la situation actuelle de ce lointain territoire ultrapéripérique, ultramarin, confetti de l'Empire, danseuse de la France et je ne sais quoi encore ! Je m'imagine menant la fronde auprès de tous les fonctionnaires du département, leur enjoignant de boycotter les vendeuses de boquites et autres marchandes de produits locaux, leur demandant d'acheter les tomates du Var et les ignames du Loir-et-Cher exclusivement dans les Carrefour, Cora, toutes les grandes surfaces garnissant le pourtour des villes. Et puis, deux euros pour un boquite – quelques grammes de farine et d'eau, une chiquetaille de poulet et un morceau de salade –, c'est du foutage de gueule ! Je me vois plaidant ma cause devant un juge, lui-même fonctionnaire d'État, qui me gracierait sans hésiter en me passant un bras complice autour des épaules. La petite marchande de boquite du boulevard Chanzy n'a aucune chance face à moi, elle perdrait son temps à me chercher noise. C'est pourquoi ce ne peut être sa faute si, ce matin, attaché comme un bœuf qu'on mène à l'abattoir, je suis brinquebalé dans un camion blindé.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Dites-moi ce que j'ai fait, bon sang !

La grappe de babylones me regarde, imperturbable, satisfaite du job accompli. Quel délit, quel crime ai-je bien pu commettre pour mériter ça ? J'ai payé mes impôts, ma redevance télé, ma dernière amende pour excès de vitesse. Rien ne justifie ce qui m'arrive, à moins que... Je me rappelle, mardi dernier, en me garant devant la poste, j'ai embouti l'aile avant d'une Peugeot 607 flambant neuve. J'ai aussitôt fait marche arrière, et je suis parti me garer plus loin derrière le Centre des arts. Peut-être la voiture que j'ai cabossée était-elle celle de la femme du préfet ? Je l'avais rencontrée dans les jardins de la préfecture, à Basse-Terre. Elle avait invité Faustine à une réception où se bouscullaient des bataillons de maires, députés, sénateurs, médecins, directeurs de ceci et de cela, toutes les huiles du département. Je ne m'étais pas fait prier pour m'incruster. J'adore les petits-fours, le champagne frais, l'odeur exquise de la pelouse bien tondue et des parfums de luxe, les domestiques en livrée qui vous servent du « oui monsieur, bien monsieur », les discussions futiles des invités en goguette. Je m'étais surpris, entre deux toasts de foie gras, à parler culture avec la présentatrice du JT et politique internationale avec deux conseillers régionaux. Je passerais ma vie dans les *garden parties*, j'ai l'impression de m'y trouver à ma vraie place, bien plus à l'aise qu'avec ces attardés mentaux auxquels je fais cours tous les jours... Faustine venait du même patelin ardenais que Solange, l'hôtesse des lieux, une petite brune maigrichonne qui parlait pointu. Elles aimaient évoquer ensemble les souvenirs du pays. Après la réception, j'avais croisé plusieurs fois la préfète sur la route. Mais elle ne me reconnut pas ou, me semble-t-il, fit mine de ne pas me voir. Bien que son statut lui donnât droit à un chauffeur, elle conduisait elle-même sa voiture, une grosse Peugeot 607 gris métallisé, une paire de binocles fixée sur le bout du

nez. Le véhicule que j'avais embouti mardi dernier était un modèle absolument identique, mais je ne connaissais pas la plaque d'immatriculation de Mme la préfète. Je n'y avais jamais fait attention. Cependant, si mon intuition était juste, je pouvais raisonnablement imaginer qu'après plusieurs jours d'enquête, des dizaines d'arrestations et le recoupement de milliers de témoignages, la collaboration de la police scientifique qui avait trouvé des traces de peinture laissées par ma Lexus sur l'aile du véhicule préfectoral, la brigade criminelle m'était tombée dessus un lundi à 5 heures du matin.

Le camion de police s'est arrêté. Deux manblos m'atrapent par les bras et me font descendre de la machine. Le jour se lève et commence à colorer les murs de la ville. L'éclaircie est de courte durée. À l'intérieur du commissariat, la cellule dans laquelle ils m'enferment est aussi sombre qu'un repaire de chauves-souris timorées. Je suis seul, juste une banquette en bois brut fixée au sol cimenté et des vécés qui refoulent à en écœurer la vermine. Ils ont probablement mis Hortense dans un autre cachot. Elle a dû virer du blanc au bleu en passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et pleurer les dernières larmes de son corps. Pour son premier week-end en amoureux avec moi, elle est servie ! Les idées continuent de se bousculer dans ma tête et les explications que je trouve à mon arrestation me paraissent plus improbables les unes que les autres. Au bord de la crise de nerfs, j'échafaude une nouvelle hypothèse : dans la soirée, Lucien Bertillon se réveille pour aller pisser, mais les cornes qui lui ont poussé dans la nuit l'empêchent de passer le cadre de la porte des toilettes. Plus qu'un pressentiment, une certitude : Hortense, son épouse bien-aimée, le cocufie. Pis, enivrée par le désir, la femme infidèle a laissé échapper quelque chose, une parole, un indice – son agenda, par exemple, où elle a inscrit mon nom et mon adresse – qui

met aussitôt le mari trahi sur ma piste. Elle a dit qu'elle passait la fin de la semaine chez des amis, aux Saintes. Seulement voilà, le père Bertillon réalise que l'île paradisiaque qu'elle a rejointe ne fait pas partie de l'archipel de la Guadeloupe mais du Japon et porte le doux nom de Matelas Futon. Humilié, ulcéré, le proviseur Bertillon alerte la police qui nous cueille au pied du lit, sa femme et moi, en flagrant délit d'adultère. Je dirais pour ma défense que ma responsabilité dans cette affaire est minime. Je n'ai fait que plier au pressant désir d'Hortense. Je plaiderais même la légitime défense.

Il y a trois semaines, j'ai pris rendez-vous avec le proviseur pour régler le cas de Jonathan, un élève qui me donne du fil à retordre. Le bonhomme, un grand dadais de dix-sept ans, a un penchant incontrôlé pour les alcools forts et la marie-jeanne. Du lundi au vendredi, le matin comme l'après-midi, il débarque pété au lycée. Il se plaît à parler fort dans les cours, à faire sonner son portable à tout bout de champ, à peloter les filles dans les coins et à injurier les garçons. Plus d'une fois, j'ai voulu le corriger moi-même à coups de pied dans le derrière. Mais Jonathan, comme les trois quarts des ados d'aujourd'hui, mesure 2,10 mètres et chausse du 50. Il s'est fait renvoyer trois fois de l'établissement ; hélas, pour de courtes durées. Moi, il m'était avis qu'il serait bien plus à sa place dans un centre de désintoxication que dans une salle de classe. Un mardi matin, comme à son habitude, il est arrivé en retard à mon cours. Plutôt que de s'asseoir discrètement au fond de la salle, il a préféré déranger plusieurs élèves pour se placer au premier rang, en face de mon bureau. Quelques minutes plus tard, il a sorti une grande bouteille de son sac et s'est mis à boire goulûment. De toute évidence, le liquide qu'il engloutissait n'était pas de l'eau minérale, il s'en dégageait de fortes vapeurs d'essence. Sous mon nez, l'animal était en train

de vider un litre et demi de makak, un cocktail en vogue composé de bière Kress et de Super sans plomb. Je lui ai ordonné de prendre ses cliques et ses claques et de dégager immédiatement de ma classe. Il est entré dans une colère bleue ! Tremblant de rage dans son baggy et son T-shirt XXL, les yeux injectés de sang, il a hurlé qu'il ne s'était pas levé aux aurores pour être mis à la porte par un connard de prof, a sorti un cutter de sa trousse et menacé de me faire la peau.

Ce fut le verre d'eau qui fit déborder le vase. Je ne m'étais pas engagé dans l'Éducation nationale pour braver la mort chaque matin. J'étais loin d'être un moudjahidin du savoir, prêt à donner sa vie pour l'élévation de la connaissance universelle. Tout au mieux pouvais-je essayer, dans mes bons jours, de faire entrer quelques formules dans la tête de la centaine de cancre dont j'avais la charge. Jonathan, il fallait le foutre dehors définitivement et sans tarder. Cependant, l'apprenti charcutier était le fils de Pierre Lambertin, directeur de banque, franc-maçon, membre éminent du Rotary Club et, accessoirement, ami personnel du proviseur Bertillon. Autant dire que là où un autre élève aurait déjà été viré dix mille fois, Jonathan, abrité sous son parapluie atomique, ne se gênait pas pour pousser chaque jour plus loin les limites du supportable. Fort du soutien des autres professeurs qui n'en pouvaient plus des facéties de l'héritier Lambertin, je décidai d'aller voir le proviseur. Il n'était pas dans son bureau, mais sa secrétaire me dit qu'il m'attendait chez lui.

Lucien Bertillon occupait, avec sa femme et sa fille, un appartement de fonction de deux cents mètres carrés au-dessus du département administratif du lycée. Confortablement installé dans le salon, en compagnie d'une bouteille de whisky Glenfiddich et d'un petit seau de glace en morceaux, le proviseur m'expliqua qu'il fallait être compréhensif, que je ne devais pas céder à la colère, qu'il fallait donner sa chance au petit Jonathan. Je n'étais

pas d'humeur à me laisser amadouer. Sous prétexte qu'il craignait de se brouiller avec un gros bonnet de la bourgeoisie locale, Bertillon était prêt à toutes les reculades. Je décidai de sortir ma botte secrète, l'argument massue : cette affaire pouvait être ébruitée et très vite se trouver en première page de *La France tropicale*, le quotidien de l'île. Bertillon avala cul sec son verre de whisky, reprit son souffle et me promit de sévir. Lorsque je lui demandai si le jeune bordéleur serait définitivement exclu de l'établissement, il me répondit qu'il ferait de son mieux et enjoignit à sa femme, Hortense, de me raccompagner jusqu'à la sortie. Ce rendez-vous avec ce mollasson de Bertillon m'avait, comme d'habitude, mis sur les nerfs. Mais un événement inattendu effaça d'un trait mon agacement pour laisser place à la surprise la plus totale. Sur le pas de la porte, Hortense me mit la main au panier, les doigts bien agrippés à la pomme de ma fesse gauche, et, dans le creux de l'oreille, me glissa :

— T'as un beau p'tit cul, tu sais.

J'étais abasourdi ! Bien sûr, j'avais remarqué une ou deux fois qu'elle me regardait avec insistance. Cependant, j'étais loin d'imaginer qu'à bientôt cinquante ans, menacée par une ménopause imminente, la dame s'intéressait à un jeunot de vingt ans son cadet. Toujours est-il qu'après son *coming out*, je la retrouvai partout sur ma route. Dès que je traversais un couloir, une cour, un préau du lycée, elle était là, sur mon chemin, à me faire les yeux doux. J'étais désorienté.

Dans un premier temps, je pris parti de l'ignorer. Lucien Bertillon était le proviseur, mon supérieur, le patron de l'établissement où je travaillais, il n'était pas question que je mette mon gagne-pain en péril pour une femme. Pourtant, peu à peu, ébranlé par les assauts répétés de la poularde affamée, je me mis à envisager l'inenvisable. À bien y regarder, la chère Hortense avait encore de beaux restes. Elle laissait deviner, sous ses

profonds décolletés, des seins à damner un moine cistercien, et l'azur intense de son regard présageait les ébats les plus torrides. Alors, ma résistance se fit de plus en plus molle et, de guerre lasse, comme un gros espadon qu'un pêcheur hisse hors de l'eau, un jour de conseil de classe, pendant que le proviseur était de corvée, je me laissai doucement glisser dans son lit. J'appris à cette occasion et à celles, tout aussi délicieuses, qui suivirent, le pourquoi des appels insistants de Mme Bertillon : le proviseur bandait mou. Les années passant, il était devenu indifférent aux charmes de sa femme et aussi flasque qu'un escargot de sa Bourgogne natale. Hortense, il faut la comprendre, rêvait d'être chevauchée par un vigoureux étalon... Et elle ne fut pas déçue.